

contraception et aussi sur son attitude par rapport à la théologie de la libération.

RV : La venue du pape a-t-elle été importante pour vous, Vivian?

VL : Ce n'est pas parce que j'ai un parcours plutôt dans les mouvements chrétiens de gauche que j'avais envie d'aller agiter des drapeaux. On était très critique.

FS : Je trouvais que les chrétiens de gauche avaient une attitude ambivalente face au pape. Tu ne savais plus à quel point il fallait que tu te manifestes, si tu étais en désaccord avec le pape. J'avais l'impression que t'afficher contre l'institution alors que le boss était en ville, c'était compliqué. Tu pensais à tes bailleurs de fonds, comme à *Vie ouvrière*, par exemple. Est-ce que tu affiches ouvertement tes convictions ou non?

VL : Ça dépend. Depuis les années 1970, je ne me sens pas du tout reliée avec les institutions de l'Église. Je ne reconnais pas d'autorité aux institutions. J'ai rompu avec les dogmes, y compris celui-là. Je me souviens qu'on avait une bannière quand le pape était monté à la tribune. Il semble que ça portait sur la théologie de la libération.

RV : Et les années 1990?

VL : J'ai travaillé en alphabétisation et je me suis impliquée dans mon quartier, avec le CAPMO, à partir de 1988. On a mis en place une corporation de développement économique communautaire. Peu de temps après, j'ai participé au comité externe de réforme de l'aide sociale. J'ai vu de l'intérieur comment ça résonnait les millions et les milliards. Ensuite, j'ai commencé à travailler dans le domaine où je suis actuellement : la clause sur l'appauvrissement zéro, la réforme de l'aide sociale. Tranquillement, les initiatives ont mené au Collectif.

FS : Le gros de mon implication a été au FRAPRU, à partir de 1979, et aussi au journal *Révolte*, pendant presque huit ans. Je me suis beaucoup impliqué au regroupement de solidarité avec les Autochtones



PHOTO JACQUES MADEAU

1^{er} novembre 1996 — François Saillant (FRAPRU) et Françoise David (FFQ) quittent le Sommet sur l'économie et l'emploi. Ils brisent ainsi le consensus recherché par Lucien Bouchard et dénoncent son refus d'adhérer à la clause d'appauvrissement zéro.

pendant la crise d'Oka en 1990. J'étais sensible à cette question-là depuis un bon bout de temps. Pendant la crise d'Oka, on a organisé des manifestations tous les soirs! Au début, on était un tout petit groupe avec peu de moyens. À la fin, on était rendu entre 1000 et 1500 personnes.

RV : Avez-vous des regrets par rapport aux choix que vous avez faits?

FS : Je ne fonctionne pas avec des regrets, même s'il y a des choses que je referais différemment. Le militantisme parfait n'existe pas.

Par contre, une des choses qui m'a fait le plus peur, c'est le Sommet socio-économique convoqué par Lucien Bouchard en 1996. On est allé là comme des caves, sans préparation. J'en ai pleuré de rage avec Claudette Champagne. Je me disais, on est en train de se faire avoir. Et ce qui est arrivé au Sommet a eu un impact majeur sur les conditions de vie de milliers et de milliers de personnes. Lors du premier, on a été d'une naïveté sans nom. Lors du deuxième,

on avait rajusté le tir et pris nos distances. **VL :** Dès que le gouvernement a perdu le référendum, l'agenda politique a complètement changé. En deux semaines, c'est passé du référendum au déficit zéro. Quand j'ai vu qu'ils voulaient couper 30\$ par mois aux assistés sociaux, je n'en revenais tout simplement pas.

FS : Ce qui me désole le plus, c'est comment la gauche a l'art de se diviser. La moindre petite affaire devient l'objet d'une scission incroyable. L'approche n'est pas toujours la même, mais on peut quand même travailler ensemble.

VL : On veut tous la même chose, qu'on soit dans les luttes antimondialisation, les luttes des femmes, qu'on travaille pour une économie solidaire, sociale ou pour une planète plus saine. Ce serait beaucoup plus efficace si toutes ces forces s'unissaient pour construire un monde meilleur.

FS : Un clivage se crée aussi entre les jeunes et le milieu populaire plus traditionnel. Les exemples du Sommet des Amériques et du squatte [été 2001, à Montréal] le prouvent. C'est dangereux quand l'âge divise.

VL : Il faut aussi penser aux suites du 11 septembre. L'impact pourrait durer deux, trois ou cinq ans, je ne sais pas.

FS : Oui, beaucoup de choses vont changer et pas nécessairement pour le mieux. C'est inquiétant de voir la montée de la violence : le Sommet de Québec, celui de Gènes, avec la mort d'un militant, et ensuite le 11 septembre.

VL : Heureusement, au Québec, on a semé des graines plus pacifistes, plus nuancées. Les Québécois ne semblent pas prêts à se lancer dans la guerre la tête la première. Pour moi, aujourd'hui, c'est comme les graines qui éclatent après un feu de forêt. Il ne faut pas se laisser piéger et arrêter de dire notre désaccord. Il faut continuer à se battre pour un monde meilleur. □

Août 90

« Le terme engagé, je ne le comprends pas vraiment. À moins que je l'aie toujours été... Parce qu'il n'y a pas grand monde qui m'a engagé en fait t'sé! J'aime pas ben ben ce terme-là, « engagé ».

— VIE OUVRIÈRE,
RICHARD
DESJARDINS,
JUILLET-AOÛT 1990